

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 85 (1976)
Heft: 8

Artikel: Burundi : silhouette et profil
Autor: E.B.S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Burundi:

silhouette et profil

Au cœur de l'Afrique: le Burundi, épargné jusqu'ici du tourisme; un pays qui ne fait parler de lui que lorsque des conflits raciaux éclatent. Et pourtant, bien des aspects de sa culture, son développement et ses problèmes valent d'être connus au-delà de ses frontières.

Le présent article illustrera deux facettes distinctes: le passé et le présent, et, dans le cadre de celui-ci, la création récente du centre de transfusion sanguine du Burundi.
La Rédaction

Hier

L'ancienne formule de salutation «ama-shio» – puisses-tu avoir beaucoup de bétail – est plus qu'une simple forme de rhétorique, même si aujourd'hui elle est remplacée par le salut moderne et impersonnel de «Unité, Travail, Progrès». Le bétail est considéré comme une richesse. Qui s'occupe de l'histoire et de la culture de la République centrafricaine considère les conflits raciaux et les génocides de 1972 d'une manière quelque peu différente de ce qui fut publié dans des articles de presse à l'époque, au sujet du Burundi et du Rwanda. Il semble notamment qu'une des principales raisons de la haine qui, aujourd'hui encore, oppose les Batutsis et les Bahutus soit le désir de ces derniers de posséder du bétail.

Mais comment se fait-il que les Batutsis qui ne représentent que le 14 % de la population – on reconnaît leur origine hamite à leur type dolichocéphale et leur grande taille – ont pu soumettre la majorité Bahutu, soit le 85 % de la population?

Symbole du prestige social

Il est intéressant d'expliquer pourquoi les Bahutus se trouvent sous le joug des

Batutsis beaucoup moins nombreux. Les premiers mots de cette genèse sont: «et au début il y avait la vache...»

C'est ainsi que Karl-Heinz Hausner et Béatrice Jezic commencent leur ouvrage sur le Rwanda et le Burundi. On y lit encore: «Cette merveilleuse vache antilope, avec ses immenses cornes fièrement portées, a fasciné les braves Bahutus qui, eux aussi, désiraient avoir cet animal, qui épargnait à ses maîtres les durs travaux des champs et fournissait tout ce que l'homme peut souhaiter: la nourriture, l'habillement, le combustible, les cordes pour les instruments de musique et le cuir pour les tambours; oui, ils voulaient cette vache décrite dans bien des chansons des Batutsis comme une bête courageuse, intelligente, fidèle et bénie.»

Se fondant sur ce désir impétueux, les Batutsis proposèrent leur capital: «Nos vaches ne sont pas à vendre, dirent-ils, mais nous sommes prêts à vous les confier en fermage. Cela à condition que le terrain sur lequel elles broutent nous appartienne, de même que les hommes qui y vivent.» C'est ainsi que les Bahutus devinrent le bien des Batutsis. Cependant, avant de recevoir une vache en fermage, ils devaient encore, pendant plusieurs années, gagner les faveurs des propriétaires des bêtes, en leur apportant des cadeaux et en travaillant pour les Batutsis. Pendant tout ce temps, le Batutsi n'était tenu à aucune obligation; il conservait même la liberté d'accepter ou de refuser l'offre de service du Bahutu. Deux raisons empêchaient le Bahutu de considérer comme tel ce système d'exploitation certaine: d'une part, la vache n'était pas considérée comme un animal quelconque, mais sous un angle religieux et magique: sa chair n'était, par exemple, mangée comme aliment rituel qu'à l'occasion de fêtes de sacrifice; le royaume qui dura de l'an 1400 environ jusqu'à 1966 était symbolisé par l'emblème quadripartite représentant le

roi, sa mère, le tambour royal et le taureau sacré.

Ce système de féodalité pastorale put se maintenir au Burundi jusqu'à la fin du siècle dernier. Un passage effectif à une administration démocratique n'eut cependant lieu qu'après la fin de la Première Guerre mondiale, lorsque le Burundi et le Rwanda, anciennes colonies allemandes, furent placés sous mandat belge par une décision de la Société des Nations.

Ce qui n'a cependant pas changé, c'est la valeur attribuée à la vache qui, aujourd'hui encore, symbolise le prestige social, bien qu'elle n'ait pas apporté à l'agriculture le profit attendu. En premier lieu, la race à longues cornes introduite au Burundi par les Batutsis nomades – appelé chez nous bœuf Watussi – ne fournit pas pour la nourriture de la population ce qui serait nécessaire pour éviter la famine à longue échéance. Il semble que toute la force de l'animal se concentre dans ses magnifiques et imposantes cornes.

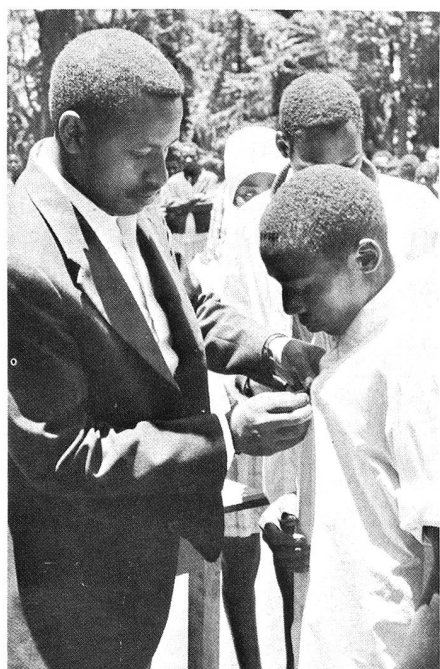
Aujourd'hui

Isolation et individualisme

Le tourisme est inconnu au Burundi, bien que le pays, avec sa terre d'un rouge brûlé, ses très nombreuses collines et sa capitale Bujumbura, située sur les rives du lac Tanganyika, soit d'une très grande beauté. Les premiers Européens à faire la connaissance de ce pays, grand comme les deux tiers de la Suisse, furent Richard Burton et John Speke qui, à la recherche des sources du Nil, découvrirent le lac Tanganyika en 1858. A part les quelques hôtels qui existent dans la capitale habitée aujourd'hui par de nombreux Belges et Grecs, il n'y a aucune possibilité de se loger si ce n'est dans les postes de missions dispersés dans tout le pays. L'absence de réseau ferroviaire et les routes partiellement tracées rendent les voyages difficiles. Pour les habitants du pays, en revanche, aucun



De grands efforts sont faits pour intensifier le recrutement de nouveaux donneurs. Le président de la Croix-Rouge du Burundi, M. Fr. F. Buyoya, s'engage personnellement dans cette campagne. Nous le voyons ici dans un poste de mission où il rassemble, sous une haie d'eucalyptus, tout un groupe de personnes auxquelles il explique que le sang permet souvent de sauver un malade et que la prise de sang ne présente aucun danger. A la suite de cet exposé chacun peut poser des questions. Plus tard seulement, après que l'on aura discuté en famille ou entre amis les avantages et les inconvénients du don de sang, il y aura des votations; ensuite aura lieu la prise de sang.



Au Burundi, donner de son sang demande un effort particulier. Il n'est pas rare, en effet, qu'un donneur doive parcourir un trajet aller-retour de 30 km, sous un soleil de plomb et par des sentiers mal tracés au travers des collines. Une prise de sang organisée dans un poste de mission, quelque part à l'intérieur du pays, est considérée comme une fête! Le drapeau Croix-Rouge est hissé, les donneurs chantent en marchant. L'an dernier, on dénombrait au Burundi 1723 donneurs de sang, alors qu'ils n'étaient que 379 en 1969.

La remise des médailles honorifiques aux donneurs ayant offert plusieurs fois de leur sang est un événement important. Le «médaillé» montre fièrement son insigne. Celui-ci est en bronze après la deuxième prise de sang, en argent après la cinquième, en or après la dixième. Ces insignes sont offerts par le Rotary Club burundais.

Photos CRS/ebs



La plupart des transfusions de sang sont administrées aux parturientes et en pédiatrie. Il n'est pas rare de voir arriver au centre de transfusion une jeune mère accompagnée d'un enfant souffrant d'anémie grave. On lui prélève quelques gouttes de sang au bout d'un doigt pour déterminer son groupe sanguin, puis l'on procède à la transfusion. On rend les parents du patient attentifs au fait que le sang ne peut être acheté. En revanche, on leur demande de trouver un donneur dans leur famille ou dans leur cercle d'amis en espérant que celui-ci se mettra à disposition plus d'une fois.



problème de déplacement ne se pose. Ils sont habitués à marcher des heures durant sous le soleil brûlant, portant sur la tête, avec une grâce infinie, des marchandises de tout genre. Bien des facteurs rendent un réel progrès difficile. Ainsi le problème des transports et celui de l'approvisionnement en eau. Aussi longtemps que l'on devra parcourir des dizaines de kilomètres dans des terrains sans chemins, pour aller chercher de l'eau à la fontaine la plus proche, l'on ne pourra guère développer l'hygiène. On déplore, en plus de la très forte densité de population de 129 personnes au kilomètre carré, le fort accroissement du taux de la natalité – 3 % – et le fait que les surfaces de sol fertiles soient entièrement exploitées. A cela s'ajoute le fait que les Burundais sont des individualistes irréversibles qui préfèrent vivre à l'écart et isolément plutôt que dans de grandes agglomérations. On ne se groupe pas en grande famille, mais on habite avec ses seuls proches, un simple «rugo» fait de terre, de branchages et d'eau. On voit partout ces habitations rondes, cachées derrière des bananiers. Les exigences vitales étant extrêmement modestes, celles-ci

peuvent être couvertes par les produits de l'exploitation familiale. Aujourd'hui encore, plus du 90 % des quelque 3,6 millions d'habitants du Burundi travaillent dans l'agriculture pour la seule couverture de leurs propres besoins. Outre le café et le thé, on cultive des bananes, un peu de coton et du manioc; ce dernier sera moulu et cuit en bouillie ou sous forme de pain. Les champs sont cultivés péniblement à la pioche. Il n'existe pas de machines agricoles. Les deux auteurs de l'ouvrage paru en 1968 sur le Rwanda et le Burundi et que nous avons déjà cités, Karl-Heinz Hausner et Béatrice Jezic (une Suisse qui a étudié à Bujumbura et a fait dans cette cité un stage en psychologie de plusieurs années) relèvent les nombreuses difficultés de caractère économique, structurel et social qui entravent l'introduction de mesures décisives pour l'amélioration du niveau de vie. Autre aspect – toujours d'actualité – le développement de l'agriculture qui revêt une grande importance: «... l'avenir du Burundi est lié aux progrès de l'économie agricole. Si l'on ne réussit pas à accroître rapidement et sensiblement la production agricole, la population ne

sera pas épargnée du destin qui est celui des régions d'Asie frappées par la famine...»

Aide extérieure

Le Burundi bénéficie d'aides diverses: aide des gouvernements, aide d'institutions confessionnelles et privées.

A ce propos, celui qui a la possibilité d'examiner de plus près divers projets de développement, que ce soit sur le plan de l'éducation ou de la médecine, de la science ou de l'économie, observe de nouveaux critères d'appréciation du travail de développement: il faut, en effet, tenir compte de l'efficacité du coopérant. Si celui-ci accomplit son travail comme une chose allant de soi et avec un maximum d'engagement personnel, son attitude a évidemment des répercussions favorables sur les résultats. Si l'on tient compte de ce mode d'appréciation trop souvent négligé, il est permis de dire que les coopérants suisses au développement méritent un éloge particulier. Il y a par exemple cet ancien guide de montagne valaisan qui vit depuis des dizaines d'années à Bujumbura. Il appartient à un ordre religieux et travaille comme entrepreneur. Malgré son grand âge, il se rend chaque jour au travail et a notamment construit l'Université de Bujumbura et le foyer des étudiants, en collaboration avec un architecte zuricois. Un Neuchâtelois et un géomètre formé par ses soins s'occupent de la topographie du pays. Un autre Valaisan enseigne à l'université de la capitale, les deux organisations «Frères sans frontières» et «Inter-team» sont représentées par plusieurs jeunes volontaires qui se sont engagés pour plusieurs années.

L'éventail des professions représentées va du menuisier à l'agriculteur, de l'institutrice à la couturière. De tous côtés, on exprime le vœu que la Suisse accroisse encore son aide au développement. Cela prouve combien l'on apprécie la présence des Suisses au Burundi et le travail qu'ils accomplissent dans ce pays, malheureusement tombé pour beaucoup en discrédit à la suite des troubles raciaux qu'il a connus en 1972.

La mise en œuvre d'un projet précis de

développement a une raison; il doit servir d'exemple pour l'Afrique et doit également, pour d'autres pays, servir de modèle à une aide médicale appropriée.

Le service de transfusion de sang du Burundi, mis sur pied en 1972/1973 grâce à la part active de la Croix-Rouge suisse et de la Confédération, est considéré aujourd'hui comme un modèle de service de transfusion de sang organisé sur la base du volontariat dans un pays en voie de développement. Signalons que l'OMS a, de son côté, mis à la disposition du centre de transfusion sanguine, pour une période de quatre ans, une laborantine médicale chargée d'organiser le service sur la base du don de sang gratuit et volontaire. Les tâches et les activités du nouveau centre de transfusion sanguine du Burundi feront l'objet des lignes qui suivent.

Grâce à une aide massive de la Confédération helvétique et de la Croix-Rouge suisse, mais avec l'aide aussi du Gouvernement et de la Société nationale de Croix-Rouge du Burundi, on a réussi à mettre sur pied un service national de transfusion de sang en faisant appel à des donneurs volontaires et bénévoles, à une époque où des sociétés privées s'installaient dans plusieurs pays africains en vue d'y créer des services de transfusion de sang payants et de vendre avec de grands bénéfices le plasma recueilli à des pays industrialisés.

Les inimitiés raciales n'ont pas cours ici, et les donneurs ne craignent pas de parcourir des kilomètres pour se soumettre à une prise de sang; ces deux seuls facteurs méritent un éloge. Il faut ajouter encore que les Burundais considèrent le développement de ce service de transfusion de sang comme leur œuvre, malgré la présence d'une animatrice suisse, en l'occurrence une laborantine médicale mise à disposi-

tion pour une durée de quatre ans par l'Organisation mondiale de la santé. Ils veillent aussi qu'aucune goutte de sang ne soit gaspillée. Le service devant fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ses collaborateurs assurent volontairement, à tour de rôle, la permanence de nuit. Si un hôpital a besoin de sang – seul le laboratoire du service de transfusion de sang est autorisé à entreposer les réserves – on contrôle le lendemain matin si ce sang a bien été utilisé, faute de quoi, il doit être restitué. Alors que chez nous, une transfusion de sang est souvent considérée comme un adjuvant, au Burundi, elle est considérée comme un médicament indispensable. «Précisément chez les femmes et les enfants qui présentent une anémie grave, une transfusion de sang représente quelque chose comme un don du ciel», nous a dit l'infirmière-chef d'un poste de mission. Bien entendu, le service de transfusion de sang mis sur pied au Burundi ne saurait être comparé au nôtre qui doit tenir compte de mesures médicales et de possibilités beaucoup plus développées. On y travaille avec des moyens simples, souvent on improvise; le service devrait encore être développé et on s'efforce d'accroître le nombre des donneurs de sang dont l'effectif actuel est de 1103 personnes enregistrées. Mais n'est-ce pas justement cette modestie qui, avec le grand dévouement personnel de ses collaborateurs, est plus convaincante que si le projet se présentait sous forme d'un immeuble luxueux?

Depuis la création du service, la Croix-Rouge de la République fédérale allemande et la section de Sion¹ de la Croix-Rouge suisse ont chacune offert un minibus destiné aux prises de sang effectuées à l'intérieur du pays. Le Rotary Club du Burundi, dont font surtout partie des Européens, a offert des médailles qui sont remises à titre de récompense aux donneurs ayant offert de leur sang à plusieurs reprises, apportant par là un soutien non négligeable au recrutement de nouveaux donneurs. Le «téléphone de brousse», en effet, transmet par la voie la

plus naturelle et la plus directe la nouvelle qu'une remise de médailles a eu lieu, stimulant ainsi chez beaucoup le désir de devenir à leur tour donneurs de sang.

Un dessinateur français, venu au Burundi pour le compte du Gouvernement de son pays afin d'illustrer des manuels scolaires, a récemment offert de collaborer à une exposition improvisée sur la transfusion de sang; une doctoresse belge a mis une part importante de son salaire à disposition pour la construction d'un petit centre de transfusion régional. C'est ainsi que de tous côtés arrivent des propositions d'aide, et le service burundais de transfusion de sang – c'est là aussi une de ses particularités – représente une œuvre commune soutenue par les milieux les plus divers.

Evidemment, on doit considérer ce service dans le cadre de la situation d'ensemble du service de santé; il faudra combler encore bien des lacunes, en partant de la formation médicale jusqu'aux campagnes de vaccination menées systématiquement. Ces quelques données permettent de se faire une idée de ce qu'il reste encore à faire en matière de médecine préventive; alors qu'en Suisse, nous disposons d'un médecin pour 1000 habitants, le Burundi dispose d'un médecin pour 39 000 personnes. Sur les 74 médecins enregistrés en 1974, moins de la moitié étaient autochtones; à l'Université de Bujumbura, les études s'arrêtent au début du semestre clinique; et où trouver aujourd'hui à l'étranger des postes de formation pour des médecins? On compte un unique lit d'hôpital pour 800 habitants, et la situation serait plus précaire encore s'il n'y avait pas les postes de missions. Un signe de la dureté des conditions de vie est le fait que le nombre des décès parmi les petits enfants au cours de la première année de vie est proportionnellement le plus élevé. La cause en est avant toute chose la sous-alimentation et les vers. «Accomplir du travail de développement signifie, dans ce pays, commencer quelque part et faire quelque chose de raisonnable à une toute petite échelle», disent toujours les indigènes comme les étrangers. «A quoi accorder des priorités quand tout est urgent?»

E. B. S. ■

¹ Voir également p. 27, «Contact».